Photographie et cinéma : Robert Frank : les réalités contradictoires

Autor(en): **Péclet, Jean-Claude**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française**

Band (Jahr): **33 (1987)**

Heft 6

PDF erstellt am: **29.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-848401

Nutzungsbedingungen

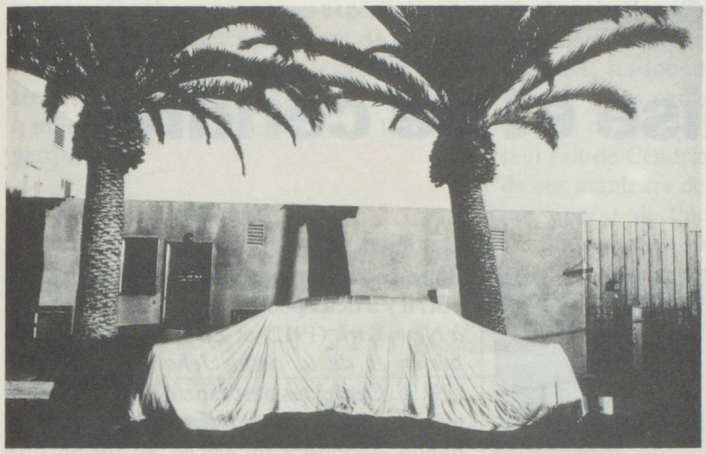
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch



Robert Frank, Long Beach, Californie, 1956

Robert Frank, La Nouvelle-Orléans, 1955–1956

Photographie et cinéma: Robert Frank

Les réalités contradictoires

«Les Américains», le livre le plus connu de Robert Frank, faisait scandale il y a trente ans. Aujourd'hui, Frank est devenu l'idole de toute une génération d'artistes – lui-même s'est entre-temps tourné vers le cinéma. Le «Musée de l'Elysée», à Lausanne, haut lieu de la photographie, exposait son œuvre au début de cette année.

Par la fenêtre, la caméra filme une rue déserte de New York. Et la voix forte commente à mots lents, détachés: «Etre célèbre, c'est comme les vieux journaux qui volent dans Bleeker Street».

Célèbre malgré lui, Robert Frank! A cause d'un livre de photographies que personne ne voulait publier, sauf l'éditeur Robert Delpire qui prit ce risque insensé en 1958. A sa sortie de presse, «Les Américains» fut jugé «sinistre, pervers». Aujourd'hui, on le couve comme une bible; des thèses sont écrites à son sujet; de jeunes photographes refont en pèlerinage tout ou partie du périple (un an, quarante-huit Etats) qui donna naissance à l'ouvrage; des cinéastes comme Wenders ou Jarmusch se disent profondément influencés par l'univers de Frank...

Mais quel univers, au fait? Pour le comprendre, il faut se replonger dans l'esprit de l'époque. En 1950, Robert Frank, né à Zurich vingt-six ans plus tôt, quitte la Suisse – ce «pays du milieu» où il se sent peu à l'aise – pour les Etats-Unis. Quatre ans plus tard, il décroche une bourse de la Fondation Guggenheim pour brosser le portrait de l'Amérique. Pas celle qui affiche son sourire optimiste dans les reportages de «Life»: «Je me suis jeté à l'eau en pleine mer et me suis retrouvé en face d'une humanité touchante, triste et cruelle». Frank hante les Woolworth, les stations d'essence, bureaux de poste, hôtels minables. Avec dix ans d'avance, il montre un autre pays caché et pourtant omniprésent – celui des petites gens, des marginaux et des «losers». Il décadre ses images, se moque du flou, photographie des lieux vides, où «il ne se passe rien», aux antipodes du reportage efficace qui tient le haut du pavé. Ses images racontent la tension et la survie urgente d'une humanité qui ne côtoie l'establishment que dans les revues populaires ou par la télévision. Le photographe se sent profondément solidaire de ce peuple-là. Il y découvre cette vérité contradictoire qui, depuis, n'a cessé de le hanter: «C'est tellement beau d'être vivant, mais la vie peut aussi parfois vous détruire. Il faut être fort pour continuer». Robert Frank photographe est devenu un mythe, son style a marqué deux générations de chasseurs d'images...

Mais l'homme échappe aux catégories. Deux ans après la parution des «Américains», il met son appareil de côté et se tourne vers le cinéma.

Déjà ses images apparaissaient comme très subjectives, projetant avec force la personnalité de leur auteur. En passant à la caméra, il pousse le propos encore plus loin.

Comme ceux de Godard, les films de Frank suscitent l'agacement et l'émotion d'un journal intime jeté à la face du monde. L'un des plus récents, «Home Improvements»,

Conseils

en partages d'héritages en Suisse:
Inventaire, plan financier, contrat de partage d'héritage, procurations, impôts, droit des sociétés

Treuhand Sven Müller
Birkenrain 4
CH-8634 Hombrechtikon-Zürich
Tél. 055/42 21 21

mélange la description lancinante et minutieuse des petits faits quotidiens, du temps qu'il fait et une vertigineuse mise à nu. Gêné, le spectateur suit Frank dans les couloirs d'un hôpital psychiatrique du Bronx où est enfermé son fils Pablo. Devant tant d'intimité bouleversante, les rôles s'inversent, le regardant se sent soudain «regardé». Scène tragique et ambiguë où le père commente «off» de sa voix traînante qu'il fera tout pour sortir son fils de l'asile et où transparaît en même temps sa fascination pour une folie qui est peut-être l'aboutissement ultime des compromis refusés. Ce Frank-là – celui des films, des polaroïds griffonnés, «deux outils formidables, tellement proches de la vie qu'ils sont la mort en même temps» – reste marginal, solitaire dans sa cabane de Mabou, en Nouvelle-Ecosse. Peut-être parce que son honnêteté impudique fait peur. La situation, au fond, n'a guère changé depuis la parution des «Américains». Robert Frank assume ce destin avec lucidité: «J'aime avoir à lutter pour défendre ma vision des choses et faire exister mes idées».

Jean-Claude Péclet, rédacteur en chef adjoint de «L'Hebdo».

Expositions d'art

– du 10.7. au 20.9. Musée d'Art de Lucerne: *Augusto Giacometti* (1877–1947).

– du 25.9. au 3.1.88 Musée d'Art de Berne: *Paul Klee.*

Diverses manifestations ont été organisées à l'occasion du centième anniversaire de *Le Corbusier* (le programme complet est disponible auprès du Service des affaires culturelles, CH-2300 La Chaux-de-Fonds):

– 15.5.–17.10. Heidi-Weberg-Haus, à Zurich: «Vom Entwurf zum vollendeten Werk» (quatre expositions successives consacrées à l'art plastique);

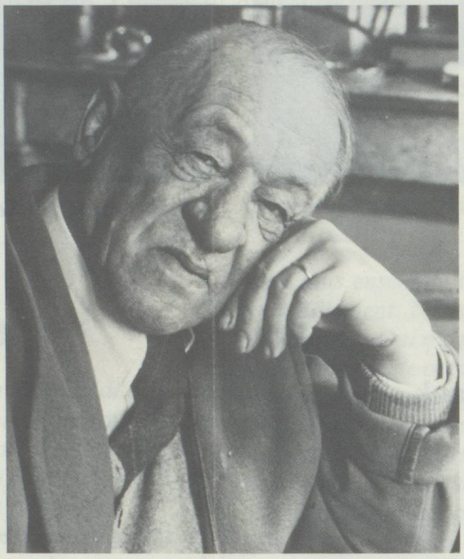
– 6.6.–2.8. Musée d'Architecture de Bâle: «Raoul La Roche et L. C.»;

– 11.6.–20.9. Halles aux Enchères de La Chaux-de-Fonds: photos, dessins, gouaches projets (trois expositions);

– juillet/sept. Musée d'Art et d'Histoire de Fribourg: «Architecture en Inde».

Centenaire Blaise Cendrars

De braise et de cendre



Blaise Cendrars dans les années cinquante à Paris. (Photo tirée du volume «Cendrars entdecken», éd. Lenos, Bâle)

La personnalité de Blaise Cendrars, avec son cortège de légendes et d'inventions mythomaniaques, a trop longtemps occulté une œuvre authentique, probablement l'une des plus représentatives de notre siècle.

Le Chaux-de-Fonnier d'origine s'est en effet plu à brouiller les pistes, à enchevêtrer réalité et imaginaire tant, semble-t-il, par nécessité quasi pathologique que par une sorte d'humour supérieur. Toujours est-il que l'écheveau d'histoires qui lui sert de biographie, il l'a emmêlé avec une habileté consommée, très vite relayé par des commentateurs qui prenaient ses déclarations et ses écrits pour argent comptant! Et même si certains esprits plus avertis ont tenté depuis de rétablir la vérité, le mythe que Blaise Cendrars s'est forgé lui colle encore à la peau. Blaise Cendrars? Un baroudeur, un bourlingueur, un aventurier épris de vie dangereuse... Aujourd'hui, il convient impérativement de revoir cette image, aussi pittoresque que réductrice. Car malgré le souverain mépris qu'il aimait afficher pour la chose littéraire, Blaise Cendrars s'impose en priorité comme un prodigieux écrivain.

Le fait que son œuvre puisse sembler composite et manquer d'une cohérence rassurante ne facilite pas son approche. Au début, il y a deux poèmes majeurs, *Les Pâques à New York* (1912) et *La Prose du Transsibérien et de la petite Jehanne de France* (1913). Ces textes participent directement de «l'Esprit nouveau» qui révolutionna les premières décennies du siècle, au même titre que les livres de Guillaume Apollinaire. A la différence que le vers de Cendrars, libéré de la métrique classique et de la ponctuation, porte en lui une énergie brute, un rythme, un mouvement, rendus par une langue sauvage et spontanée, où abondent des mots contemporains jugés anti-poétiques par les écoles. Cette voie, il l'explore presque à outrance jusqu'en 1929, année où il abandonne définitivement la poésie. Mais avec ses jaillissements, il a ouvert au genre des perspectives nouvelles, dont celles de restituer, avec les moyens idoines, la ou les réalité(s) contemporaine(s).

De l'écrit à l'image

Il n'est dès lors pas étonnant que cet esprit friand s'intéresse aussi au cinéma, collaborant entre autres avec Abel Gance.

Mais le monde du grand écran lui réserva plusieurs déconvenues, et Cendrars n'était pas de ceux qui se confinent en un domaine. Pêle-mêle, il se passionna pour l'art nègre, les jeunes peintres, la pègre, concevant moult affaires mirobolantes et surtout voyageant, voyageant jusqu'à plus soif, voyageant autour du monde ou au cœur de l'imaginaire.

Dans les romans qu'il a écrits, les héros s'apparentent les uns aux autres. Le général Suter de *L'Or* (1925) et Jean Galmot de *Rhum* (1930) ont les deux amassé des fortunes avant de finir dans la misère. Toujours le mouvement. Baroque livre de la violence et de la folie, *Moravagine* (1926), cette extraordinaire apologie de l'anarchisme, est souvent interprétée comme un exorcisme des forces négatives de l'homme. Son pendant, les aventures de Dan Yack, symbolise une autre recherche d'absolu, mobilisant *grosso modo* les forces positives. Plus tard, ses grandes chroniques, tenues à juste titre pour ses maîtres-livres, sont d'essence autobiographique. Dans *L'Homme foudroyé, La Main coupée, Bourlinguer, Le Lotissement du ciel,* enseignes au demeurant élo-